

« Déshabillons-les ! » Le sémioticien parmi les experts

Denis Bertrand

Résumé

En prenant appui sur une expérience de dix années d'expertise au sein du monde télévisuel, on cherche ici à définir le lieu théorique et opérationnel de l'intervention du sémioticien : il est à la fois naïf et compétent, amateur et savant, spécialiste et sans qualités. L'expertise est celle du « décryptage », qui se réalise ici dans deux genres différents : d'un côté, l'écriture et l'enregistrement d'une pastille hebdomadaire – « Denis décode » – portant sur un événement politique contemporain ; de l'autre, la participation régulière à l'émission « Déshabillons-les » de la chaîne politique française *Public Sénat*, émission qui analyse du monde politique sous l'éclairage des sciences humaines et sociales. Dans ce contexte pluri-disciplinaire, le sémioticien s'attache à la mise en œuvre des langages, sous leurs formes d'expression variées. Cette spécificité peut être portée au crédit de son expertise, mais aussi, on le verra, à son débit. La réflexion porte donc sur la situation ambiguë de la sémiotique dans la typologie des expertises, et sur le statut du métalangage au sein de cette pratique.

1. La sphère du Destinateur

Pour le dictionnaire *Robert*, l'expert est celui « qui, par l'expérience, par la pratique, a acquis une grande habileté » : *première définition*, centrée sur l'acquisition de la compétence. L'expert est aussi défini, dans le même ouvrage, comme la « personne choisie pour ses connaissances techniques et chargée de faire des examens, des constatations, des évaluations à propos d'un fait, d'un sujet précis » : *deuxième définition*, centrée sur la performance issue du savoir-faire et prolongée en faire-savoir. Et l'expert est encore, écrit le dictionnaire, un « spécialiste chargé de résoudre un problème technique auquel est confronté son client » : *troisième définition*, centrée sur la résolution narrative d'une difficulté ou, en d'autres termes, sur l'énoncé d'un jugement.

Pour le sémioticien, ces trois définitions successives illustrent parfaitement le modèle bien connu du schéma narratif, entre la compétence et la performance, le contrat et la sanction. Cette extension sémio-narrative suffit à jeter le trouble sur la définition de l'expert : il est à la fois le destinateur et le sujet ; il est simultanément le destinateur initial – le contractant – et le destinateur final – évaluant l'exécution du contrat et énonçant le verdict ; il est doté de la compétence et en même temps effectue la performance... Face à un tel syncrétisme, on comprend que ses qualités le rendent désirable sur une scène médiatique toujours en quête d'une stabilisation, même momentanée, du sens foisonnant et insaisissable qui surgit sans relâche sur ses écrans. Et pourtant ces belles qualités rendent l'expert également suspect : car dans l'épistémè contemporaine, la « compétence » tend à être considérée comme une valeur en soi ; elle est érigée comme une finalité axiologique indépassable qui, s'imposant comme référence auto-justifiée, devient une sorte de totem idéologique. La question critique se pose alors : qu'y a-t-il en-deçà ? qu'y a-t-il au-delà ?

Le sémioticien va donc interroger le faisceau des propriétés d'où résulte l'expertise, s'étonner de tels chevauchements définitionnels et, en expert de l'activité métalinguistique, reformuler dans son métalangage l'étrange amalgame. « Expert », pour commencer, désigne un rôle thématique, c'est-à-



dire un mode particulier d'insertion d'un individu, ou d'une part de cet individu, dans un collectif qui accepte de le reconnaître comme tel. Sa modalisation centrale et quasi exclusive est le *savoir* (la plupart des experts sont des universitaires), foyer de sa compétence. Modalisation « quasi »-exclusive, car elle semble exclure le *pouvoir*, alors même que celui-ci, pour s'exercer, s'adosse à ce savoir et lui confère du même coup sa légitimité. L'ambiguïté de cette relation modale est un des premiers motifs de suspicion. Car le savoir est bien le foyer de l'autorité particulière reconnue à l'expert. Cette compétence cognitive est valorisée à proportion de la complexité supposée du monde sur lequel elle porte. Le connaissable en effet, au fur et à mesure du progrès des sciences, se découpe en tranches de plus en plus fines, dans l'espace et dans le temps, et implique, quel que soit le domaine – économie, biologie, informatique, socio-politique, écologie, etc. –, de nouvelles stratégies pour l'observable, pour la conceptualisation et pour l'argumentation. Le crédit de l'expert repose sur la maîtrise qu'on lui prête d'un de ces domaines. Cette maîtrise est induite par une histoire et impérativement manifestée par une performance. Elle inscrit l'expertise dans la sphère actantielle du Destinateur. L'expert met le nouveau et l'inconnu en relation avec l'ancien et le connu, il croise les références internes et externes, il apprécie, il compare, il évalue, il certifie, il anticipe, il projette, il juge, bref il *sanctionne*. Il est au bout de la chaîne narrative, dont il boucle le schéma. Il est à ce point immergé dans l'univers du Destinateur qu'il est également lui-même impliqué dans une chaîne de Destinateurs : le technicien expert, nous dit encore le dictionnaire, est « commis par une juridiction en vue de l'éclairer sur les questions qui lui sont soumises ». A la fois sollicité par une autorité supérieure et sommé de juger pour elle, il est précisément appelé à faire autorité sur le jugement de cette autorité.

La complexité ici entr'aperçue montre qu'il serait utile, et peut-être urgent, de développer une sémiotique particulière et renouvelée du Destinateur, cet ancien concept-clef de la sémiotique narrative tombé peu à peu en désuétude : que l'on pense à la politique du religieux aujourd'hui et aux figures d'autorité qu'il fait surgir un peu partout ; que l'on pense, dans un tout autre domaine, à l'automatisme des objets techniques complexes comme la « voiture autonome » et à la rivalité des Destinateurs (humain / machine) auquel il donne naissance, rendant insoluble le problème de la responsabilité en cas d'accident ; que l'on pense au réchauffement climatique, à ses chaînes de causalités hiérarchisées et aux difficultés d'élaboration d'un discours juridique international à ce sujet ; que l'on pense aux entrelacs de la surveillance généralisée (NSA) et à l'ordre mondial de l'évaluation réciproque – Uber, RbnB, BlaBlaCar – liée aux formes nouvelles du panoptisme (les GAFSA) : partout, le Destinateur est présent, structurant l'univers du sens ; partout il est aussi mis en question, sous ses manifestations indirectes. Et pourtant ce concept, à la fois si efficace et si problématique, est presque oublié des sémioticiens, réduit le plus souvent à des formes narratives élémentaires (le père, le prince...).

2. Force et fragilité du Destinateur-expert

Parmi toutes les formes thématiques et figuratives du Destinateur, il y a donc celle de l'expert. Son crédit tient au savoir, certes, mais il est déterminé par les autres paramètres de la pratique, en amont comme en aval.

En amont se situe l'univers de référence au sein duquel cette compétence s'exerce publiquement : celui des médias. Les définitions, qu'il s'agisse du dictionnaire ou de la sémiotique, ont en commun d'en occulter les propriétés. Or, s'ajoutant à la question véridictoire (la maîtrise du vrai qu'on lui reconnaît), une nébuleuse de Destinateurs apparaît sur la scène médiatique (qu'il s'agisse de la direction des études d'une entreprise ou d'un média télévisuel) : ils convoquent l'expert, lui délivrent ses injonctions (cadre de pertinence, temps d'exposition), effacent leurs propres présupposés, contrôlent la diffusion des conclusions et des recommandations de l'expertise, bref tiennent en mains, de bout en bout, le parcours persuasif. Tous ces programmes dissipateurs du savoir installent donc, pour l'expertise en acte, les conditions d'une *crise de crédit*.

En aval, il appelle, de manière transitive, le croire de l'adhésion. Or, cette dernière modalité est faite de représentations composites et diffuses du savoir, relevant sans doute de la rationalité la mieux étayée, fondée sur ses prémisses et sur ses principes méthodologiques (déduction, simplicité,

exhaustivité, etc.), mais sollicitant aussi des univers de croyances faits de vérités indécidables et d'arguments non falsifiables, où la persuasion tire davantage son efficacité d'un registre énonciatif *ad hoc* (ton péremptoire, de connivence...) que d'un contenu prouvé. Cette alliance confère à l'expert un statut ambigu, tantôt scientifique, tantôt oraculaire et un peu magique, ou un mélange des deux.

C'est une des sources de sa fragilité. L'exercice de la compétence experte est alternativement descriptif, rétrospectif et prospectif. Le premier exige la sélection justifiée et assumée de l'observable ; le deuxième demande la vérification par la preuve ; et le troisième appelle, par anticipation, la confirmation par la réalité. L'expertise traverse ainsi, en les renouvelant, les trois grands genres de la rhétorique : l'épidictique, le judiciaire et le délibératif. Chacun de ces genres forme une séquence dans le processus d'expertise, et peut être objet, séparément, d'une « crise de foi ». Le crédit de l'expert fluctue ainsi entre l'excédent de la confiance et son déficit. Le capital symbolique immatériel dans lequel il puise pour l'investir peut à chaque instant s'évaporer et disparaître. Cette fragilité, inhérente à l'exercice de la compétence et déterminée par les conditions amont et aval de l'expertise, vient contrecarrer l'omniprésence et l'omnipotence du Destinateur supposé.

J'aimerais réfléchir à ce problème du crédit à partir d'une expérience d'expertise sémiotique. C'est une histoire partagée par beaucoup, en Italie comme en France : les sémioticiens ont acquis, depuis longtemps¹, un statut d'experts qui les place à la lisière du monde académique lorsqu'ils développent leurs études pour les entreprises, pour les politiques, auprès des institutions ou des médias... L'expertise est un des débouchés professionnels de la sémiotique², à côté de la recherche qui en est le versant prospectif, et de la pédagogie qui en assure la transmission.

3. Pratique et expérience

Ayant moi-même une expérience de cette pratique depuis mes premières études sémiotiques réalisées avec Jean-Marie Floch, je me suis souvent interrogé sur le bien-fondé de ces expertises, avant de reconnaître leur pertinence et leur fiabilité. Confrontée à d'autres méthodologies davantage fondées sur la quantification, la sémiotique se présente comme le modèle radical du qualitatif raisonné... « *Modèle* du qualitatif », car elle collabore avec les analyses issues des enquêtes psycho-sociologiques – études dites « qualitatives », mais justifiées par des échantillons numériquement définis et reposant sur une méthodologie interprétative largement inductive –, et « modèle *radical* » car elle se détache de leur caractère empirique en se fondant sur une théorie assumée, sur des concepts et sur des procédures déductives qui donnent à sa méthode un caractère « raisonné ». Sa garantie est donc le métalangage et l'adossement scientifique qu'il présuppose et qu'il induit.

On pourrait retracer l'histoire de l'expertise sémiotique à partir du statut de ce métalangage, tour à tour fondateur du crédit (l'aura du savant) et cause du discrédit (l'irritation que suscite son jargon). Mon expérience dans ce domaine, au fil des années, peut se décrire comme un amenuisement progressif de l'appareillage technique du métalangage (moins de modèles théoriques expliqués : carrés, schémas tensifs, modalités, actantialité, etc.), au profit d'une démarche allégée, renvoyant l'appareillage dans les annexes, et se valorisant davantage par la fermeté de ses préconisations opérationnelles. On a ainsi assisté à un renversement du risque de l'expertise sémiotique : la tour d'ivoire de la spécialisation trop pointue laissait la place à la mondanité d'une réflexion plus essayiste, et ouvrait ainsi d'autres voies à un possible discrédit.

Pour illustrer cette réflexion et en préciser les enjeux, je focaliserai ici mon attention sur une double expérience d'expertise dans le monde médiatique, expérience de « décryptage » sémiotique. Il s'agit de la réalisation, tout d'abord, pendant cinq ans (2011-2017), d'une pastille³ sémiotique hebdomadaire de

¹ On pense particulièrement, en France, aux travaux développés, dès les années 1970, par Georges Péninou, qui se référerait à la sémiologie connotative de Barthes, et à ceux de Jean-Marie Floch, qui lui opposait la sémiotique narrative et discursive d'inspiration greimassienne.

² Cf., en France, les masters professionnels en sémiotique et sémiologie, comme ceux de l'université de Limoges, de Paris V-Descartes, de Bordeaux, de Dijon, destinés à former des experts-sémioticiens.

³ Parmi les genres télévisuels, le terme « pastille » désigne un programme très court. Le « Glossaire du chercheur en audiovisuel » ([en ligne] *Patrimoine et télévision*, OpenEdition,) précise : « Contrairement à la chronique ou à

deux minutes intitulée « Denis décode », à raison d'une trentaine de pastilles par an. Elle a été diffusée au sein d'une émission grand public de France 5, consacrée à l'analyse des médias, *Médias Le Magazine*. La seconde expérience est celle d'une participation régulière à l'émission « Déshabillons-les », fondée en 2007 par la journaliste Hélène Risser qui l'anime, sur la chaîne politique française *Public Sénat*. Cette émission incarne par excellence le genre de l'expertise. Son objectif en effet est de soumettre le monde politique (ses acteurs, ses événements, ses conflits, ses tendances, ses humeurs, etc.) à l'analyse non politicienne des sciences humaines et sociales. La « sémiologie »⁴ est la discipline la plus régulièrement convoquée : ayant pour objet les langages et leur mise en œuvre discursive, elle s'intéresse à toutes les formes de l'expression politique (verbale, spatiale, musicale, etc.) ; de plus, la langue étant le véhicule commun à toutes les autres spécialités, la sémiologie se présente à la fois comme discipline syncrétique et comme méta-discipline. Le sémiologue écoute les expertises de l'historien, de l'ethnologue, du politiste ou du communicant attiré, et s'intéresse, par profession, au fonctionnement de tous ces discours en plus de celui qu'on analyse. Je participe, plus ou moins régulièrement, à cette émission depuis une douzaine d'années, délivrant cette petite musique sémiotique, de façon aussi claire que possible, tout en essayant cependant de maintenir un « esprit scientifique ». Celui-ci, on le sait, se fonde avant tout sur le principe méthodologique du « plan de pertinence » : la sélection, l'explicitation et la maîtrise de l'observable.

Cette émission s'est transformée en 2019, devenant « Hashtag » : l'actualité politique y est désormais perçue à travers la caisse de résonance des réseaux sociaux et son examen est alors focalisé sur une autre référence pour l'expertise : la substance d'expression des médias numériques (Instagram, Twitter, Facebook, etc.) et ses implications communicatives. La sémiotique, qui a modérément travaillé sur ces « nouveaux supports » ou n'a pas largement diffusé l'approche de ses spécificités, n'occupe plus dans l'émission la position cardinale qui était naguère la sienne, mais son approche transversale contribue néanmoins régulièrement au décryptage des discours numériques.

Je propose donc ici une réflexion centrée sur deux exemples : tout d'abord, une pastille de *Denis décode*, où l'expertise sémiotique en analyse d'image se prolonge en transmission, cette étude étant devenue un support pédagogique d'introduction à la sémiotique du discours médiatico-politique (Master SciencesPo et Nouveau Collège d'Etude Politique) : l'objectif est de chercher à comprendre pourquoi et comment une image nous captive. Le second exemple porte sur l'émergence de Greta Thunberg comme sujet politique. Il s'agit d'un phénomène fulgurant, au point que son tempo ultra-accéléré a transformé en quelques semaines ce qui était une nouveauté absolue en un lieu commun médiatique et qu'on serait presque embarrassé d'en parler si cette stéréotypisation galopante n'était pas une raison suffisante pour interpellier des disciplines comme la nôtre : on explique la portée de cette émergence par l'invention d'une nouvelle temporalité politique, celle du futur antérieur. C'est ainsi que je l'ai analysée en sémioticien, lors d'une émission *Hashtag* à laquelle participaient une analyste des médias numériques, un professeur de communication et un climatologue. L'émission avait pour titre « Greta : l'e-cône du climat » (disponible sur Public Sénat, Hashtag, Greta Thunberg, lien : <https://www.youtube.com/watch?v=9LfTR-4IZ18>).

4. Image, expertise et rétrospective : la pluri-référentialité

Le 7 janvier 2015 à Paris une attaque terroriste contre le journal satirique *Charlie Hebdo*, fait douze morts, suscitant dans le monde une émotion considérable. En France, sous le slogan « Je suis Charlie », elle s'exprime quelques jours plus tard par une manifestation colossale de quatre millions de personnes (et plus de quarante chefs d'Etat étrangers) qui se termine place de la Nation. Les manifestants s'emparent du monument. La photographe Martin Argyroglo saisit la scène et son image deviendra, parmi mille autres, la plus emblématique de ce moment d'Histoire. Là se situe la question : de quels

toute autre séquence courte qui est insérée dans un autre programme, la pastille est une unité audiovisuelle propre, un programme indépendant produit séparément. Une pastille n'excède généralement pas quelques minutes (...).

⁴ Dans le milieu télévisuel, la sémiologie est reconnue comme discipline instituée ; mais le mot « sémiotique », trop chargé de connotations savantes, reste interdit d'antenne.

processus une telle élection résulte-t-elle ? Ce problème de sémiotique visuelle dépasse la simple analyse plastique et figurative. Il implique la prise en compte de la force de propagation de l'image, de son « pouvoir d'appel » vers d'autres images, de sa capacité à diffuser du sens à partir d'elle et au-delà d'elle-même et à ouvrir un monde tout en restituant sa part de réel, bref, de la puissance pluri-référentielle de l'image au sein du visible. L'expertise sémiotique de la photographie a donc pour visée la mise à nu et l'objectivation de cette pluri-référentialité créatrice. Pour ce faire, elle mobilise ses instruments théoriques de base et quelques uns de ses modèles transmissibles.

Nous faisons ici suivre la photo d'Argyroglo du commentaire diffusé sur *France 5*, avec quelques éléments du montage visuel remarquable qu'a effectué le réalisateur, Dimitri Kourtchine, pour accompagner le commentaire. Et ce dernier sera suivi d'un bref méta-commentaire théorique explicitant les problématiques sous-jacentes.



Fig 1 – Photo de *Martin Argyroglo*, Place de la Nation, Paris, 11 janvier 2015

*La séquence télévisuelle montre la scène et la laisse filer.
L'œil du photographe au contraire saisit cet instant, le fixe et le transforme en icône républicaine.*



Fig 2 – Capture d'écran d'une séquence télévisuelle de cette même scène au même instant

Parmi des milliers d'autres, cette image devient l'emblème de l'événement.



Fig 3 – L'image d'Argyroglou au milieu d'autres images du même événement

Coincidence inouïe des références.

La perspective oblique de la composition, avec les deux figures saillantes de la voile et de l'homme qui agite le chiffon, impose le « Radeau de la Méduse » de Géricault.



Fig 4 – L'image d'Argyroflo et « Le radeau de La Méduse » de Théodore Géricault (1819)

*Et le crayon oriflamme, le froissement du drapeau, la fumée de la bataille rappellent aussi
« La Liberté guidant le peuple » de Delacroix.*



Fig 5 – « La Liberté guidant le peuple » d'Eugène Delacroix (1830) et quelques éléments de l'image d'Argyroflo

Avec ses contrastes et sa dramaturgie, l'imaginaire romantique façonne toujours nos représentations.



Fig. 6 – Les deux référents internes réunis

*La composition pyramidale structure le désordre ; le noir encadre la scène et la fait tenir,
au point que s'il est coupé, c'est l'image qui perd de sa force.*



Fig. 7 – Couverture du magazine *L'Obs* (janvier 2015)

*Or, l'image dans l'image est aussi celle des smartphones qui retiennent ici et là, un peu partout, l'événement.
Loin de la citation historique, c'est l'auto-contemplation contemporaine.*

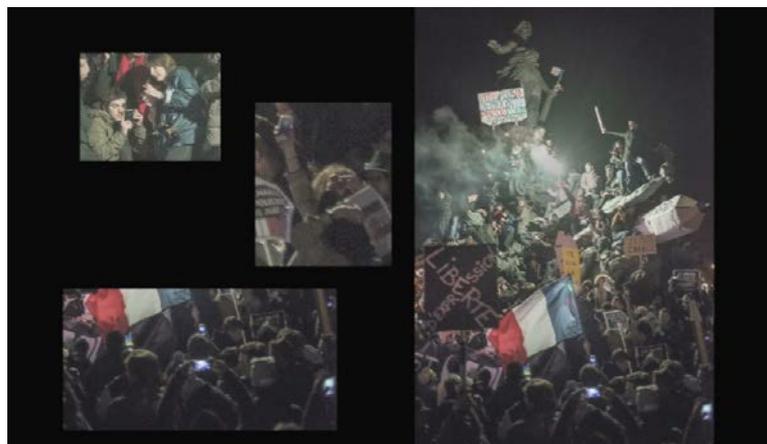


Fig. 8 – Les selfies sur l'image : auto-référentialité

*Le sens ne s'en tient pas là. Les symboles foisonnent.
La lance, le fusil et le canon ont cédé la place au crayon.
Même forme, même pointage, mais la force est ici celle du langage.*



Fig. 9 – Figures et symboles

Les corps des manifestants s'enlacent aux figures mythologiques. Et les scènes se multiplient, entre le clown, l'homme de la grotte, les bons amis. Et pourtant, ils ne font qu'un : ce sont les petites histoires cumulées qui font la grande.



Fig. 10 – Figures et narrativité

En résumé, cette photographie de Martin Argyroglo condense à la fois l'événement et son esprit. Les combats de l'Histoire sont là, mais ils allient le ludique et le tragique. Tout cela réuni, l'image devient œuvre au service du roman national.



Fig. 11 – De l'image à l'œuvre

4.1. Arrière-plan conceptuel et théorique : jeux pluri-référentiels

Si l'objectif général de la sémiotique est d'analyser l'« apparaître du sens » à travers les différents langages (visuel, verbal, gestuel, spatial, etc.) tel qu'il se donne à notre perception, sa démarche consiste à effectuer le parcours inverse de cette « donation », reçue d'un seul tenant, pour en restituer la « construction » avec ses multiples étapes. Dès lors, elle associe étroitement deux principes : le principe d'*immanence* – qui conduit à examiner la construction signifiante à travers les seules relations internes entre les éléments constitutifs – et le principe d'*effectuation* – qui exige que soit prise en compte l'énonciation et son entour pragmatique, c'est-à-dire la signification en acte et en situation.

Du côté de l'immanence, l'analyse de l'image envisage séparément, puis ensemble, les deux plans de la sémiose qui conditionnent toute saisie de sens : le *plan de l'expression*, avec sa substance et son matériau, l'organisation plastique en elle-même, les relations entre les formants (chromatisme, valeurs, masses, lignes, gradualités et contrastes) ; et le *plan du contenu* qui interprète le matériau comme signifiant, et y fait apparaître des catégories, des figures avec leurs thématisations, des transformations narratives avec leurs modalités et leurs actants, des modulations sensibles et passionnelles avec leurs horizons axiologiques et les « formes de vie » (esthétique, politique, etc.) que tout cela induit.

Du côté de l'effectuation, l'acte énonçant implique l'inéluctable sélection du sens : c'est dire que la *perspective* est première, et que tout repose sur son ordre ; elle distribue le *point de vue* (pour ce qui concerne le sujet observateur) et la *focalisation* (pour l'objet observé). Ici, la perspective est celle, classique et monofocale, issue de l'ordre pictural venu de la Renaissance italienne, et la multifocalisation du détail anime l'ensemble de la scène.

Le niveau de pertinence de l'analyse, permettant de répondre à la question initialement posée, se situe nécessairement à la croisée de ces deux principes : la recherche des propriétés susceptibles d'expliquer l'élection de cette image pour incarner l'événement du 11 janvier 2015 relève à la fois des relations internes par où s'épanche le visible, et de la scène énonciative où cette image puise son potentiel d'expansion du sens et des valeurs. L'hypothèse sur laquelle je ferai reposer l'analyse est donc celle qui, mobilisée dans cet acte d'énonciation (celui du photographe, celui du spectateur), met en jeu une pluralité de références. A la suite d'une proposition de D. Bertrand (2000), on y distinguera la *référenciation* – celle immédiate et impérieuse de l'événement vécu en ce lieu, en cet instant, par ces gens – de la *référencialisation* – le référent interne, qui sollicite le déjà vu, le déjà su, la mémoire des images, celle du passé mais aussi celle du présent, voire celle, projetée et imaginée, du futur. Référenciation et référencialisation collaborent ainsi à la lecture et à l'interprétation. Elles commandent la double présence de l'image dans l'image : à la fois contemporaine et historique.

Les rectangles blancs des téléphones portables émaillent de lumière les zones sombres de la photographie. Ils affichent la préoccupation de l'image. L'événement est saisi dans l'instant par les participants, retenu, archivé et portant signature de visage dans le selfie. Cette mise en abyme explicite de l'acte visuel, à la surface figurative du récit, manifeste la hantise de la mise en mémoire du visible, de sa rétention et de son appropriation individuelle.

Mais cette image impose aussi, simultanément, une autre mise en abyme du visible : non plus celle de la mémoire à constituer, mais celle de la mémoire à rappeler. Engendré par l'usage, le souvenir d'images passées s'inscrit dans la structure même de l'image actuelle. Alors, comme par transparence, voici qu'apparaissent deux tableaux canonisés, « Le radeau de La Méduse » de Géricault et « La Liberté guidant le peuple » de Delacroix, emblématiques tous deux de la figuration romantique, saisissant le climax du drame. Comment le photographe a-t-il pu saisir en cet instant une telle profondeur temporelle ? L'a-t-il aperçue seulement ? Sans doute pas. Mais on sait que l'image ne fait pas que reproduire la vision, elle la dicte aussi. Elle surgit de la mémoire et retrouve ses incidences dans la perception : elle lit pour nous le réel qu'elle informe et qu'elle narrative.

C'est par le récit que le figuratif et le symbolique s'imbriquent. Le moment symbolique dans la perception advient lorsqu'une signification thématique et abstraite peut être dégagée de la simple signification iconique par l'ajout de règles interprétatives. C'est ce qui se passe ici, à travers l'assonance sans doute et bien au-delà, lorsque les crayons remplacent les canons. Les traits figuratifs coïncident (cylindriques, pointés) et le thème de l'arme vient s'y intégrer : la métaphore se fonde donc sur la coexistence tendue et compétitive des valeurs entre la figure initiale (comparante) et la figure



manifestée (comparée). Ainsi, si l'arme du crayon n'est pas létale, elle entraîne néanmoins la létalité. Mais le récit a aussi dans l'image bien d'autres déploiements. Et surtout ce rapport entre tous les récits particuliers, identifiables comme autant de motifs plus ou moins figés, et le récit global résultant de leur intégration dans la vision. La grande Histoire est toujours faite de petites histoires, à la fois singulières et anonymes, comme celles ici de la fille-clown, du groupe d'amis, ou du marginal surgissant de la grotte. De plus, ces récits s'entrelacent à ceux des figures mythologiques dont ils reçoivent, par une sorte de contagion, les propriétés temporelles et thématiques (spirituelles, politiques, etc.).

Tous ces éléments d'analyse – dans l'ordre du sensible et du figuratif comme dans celui du narratif et du cognitif – rendent compte de la manière dont s'étoffe l'image dans la vision que nous en avons, de la manière dont elle se propage au-delà d'elle-même, dont elle fait jaillir le sens en élucidant les cheminements qui lui font incorporer d'autres images. On peut alors considérer que ce sont ces propriétés qui expliquent l'« élection » de cette image pour incarner l'événement du 11 janvier 2015. Or, selon l'analyse, de telles propriétés, loin d'être de simples effusions interprétatives. Elles s'objectivent à travers la composition des éléments que l'analyse sémiotique a dégagée et qui transforme l'image documentaire en une œuvre.

« Le secret ou l'exigence de la composition, écrit Paul Valéry, est que chaque élément invariant doit être uni aux autres par plus d'un lien, par le plus grand nombre de liaisons d'espèces différentes. (...) Tout est en présence, tout en échange mutuel et modifications réciproques. »⁵ L'expertise de l'image s'est donné pour objectif de mettre à nu ces liens mais, au-delà d'une simple organisation structurale, en niveaux et en articulations (sémantiques, narratives, figuratives), elle cherche aussi à montrer, pour reprendre une figure suggérée par Jean-Christophe Bailly, comment l'image nous « éclabousse », c'est-à-dire comment elle projette hors d'elle-même une force signifiante, pluri-référentielle, que nous pouvons faire nôtre. Et très précisément ici, si cette image peut prendre place dans l'imaginaire narratif de la collectivité (le « roman national »), c'est que cette force, pour reprendre les termes de Jean-Christophe Bailly, est celle « avec laquelle une image, devant nous, se souvient et celle avec laquelle elle nous demande d'identifier ce dont elle est le souvenir »⁶. L'analyse montre ainsi que la vision de l'image, en associant ses référents internes et externes, est pour l'essentiel rétrospective.

5. Expertise et prospective : naissance d'une nouvelle temporalité politique

Venons-en à Greta Thunberg, véritable défi pour l'expertise. En Italie comme en France et ailleurs, elle est à la croisée des discours les plus divers, les plus intenses, les plus enflammés, les plus définitifs. Cette prolifération verbale et visuelle, entre les paroles de la jeune fille, nouvelle porte-voix de la crise écologique, et les commentaires contradictoires qu'ils suscitent offre une formidable palette de registres : tragique, pathétique, fantastique, comique, ironique, lyrique, scientifique, etc. C'est la fuite du sens, dans le plus surprenant des corpus. Avec toutefois une double dominante, passionnelle et judicatrice : une norme est le plus souvent convoquée, et elle l'est avec emportement. A partir de ce phénomène généralisé d'interdiscursivité, quelle peut donc être la position d'un discours d'expertise sémiotique ? Un commentaire supplémentaire ? Un méta-discours sur les discours de commentaire ?

⁵ Paul Valéry, *Cahiers*, t. II, Paris, Gallimard, « La Pléiade », p. 1024.

⁶ Jean-Christophe Bailly, *L'Imagement*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2020 (4^e de couverture).



Fig 12 – Greta et la sphère du Destinateur

La première observation du sémioticien concerne cette prégnance du Destinateur – actant du contrat et de la judication. La plupart des images montrent Greta Thunberg en relation avec cette instance – comme ci-dessus la figure tutélaire de l'Assemblée Nationale. On la voit avec des « garants » (Barack Obama, le pape, un président de la République, etc.), ou réincarnant – par référence interne – la figure célèbre de l'Etat Destinateur recruteur : elle renouvelle ci-dessous le geste déictique le plus célèbre de l'iconographie patriotique (« I want You for the U. S. army ! »). Plus généralement, elle fait l'objet d'une « prise en main médiatique » dont la caractéristique majeure est la réappropriation symbolique : sa singulière étrangeté est apprivoisée et domestiquée – rendue socialement lisible – par réinscription dans les codes établis (code esthétique de la mode, code historique de la politique, etc.).



Fig. 13 – Le geste déictique du Destinateur



Fig. 14 – Le pouvoir des codes

A l'opposé de ces jugements glorifiants sur Greta Thunberg – qui, simultanément, en font un produit de l'usage et la banalisent –, on lit de nombreux discours oraux et écrits qui s'emploient à la disqualifier. Ce sont ceux, par exemple, des deux philosophes « officiels » français des médias que sont Alain Finkielkraut et Michel Onfray. Ce dernier parle de « la jeune fille qui ne sourit jamais, comme Buster Keaton à qui elle ressemble tant » ; il dit que « cette jeune fille arbore un visage de cyborg qui ignore l'émotion », qu'elle est une « cyborg suédoise » ; il se demande « quelle âme habite ce corps sans chair ? On a du mal à savoir... » ; et il assure que le pire « se trouve chez les adultes qui jouissent de se faire humilier par l'une de leurs créatures »⁷. Les commentaires de Finkielkraut dans son émission « Répliques » sur *France Culture* sont sur le même registre de la condescendance. Un autre intellectuel, Laurent Alexandre, représentant de l'extrême droite, spécialiste supposé de l'intelligence artificielle (IA), s'attaque aux parents – autre figure du Destinateur – de celle qu'il surnomme « *sainte Greta* » ou « déesse de la religion collapsologique » : « *Les parents de Greta Thunberg sont des salauds. Sa prestation à l'ONU était terriblement flippante d'un point de vue psychiatrique.* » Bref, la présence de la jeune fille sur la scène médiatique est l'objet de multiples configurations disqualifiantes, reposant tantôt sur

⁷ Extraits de « Greta la science », article publié sur son site par M. Onfray et commenté dans *L'Obs* du 24 juillet 2019, sous le titre « Michel Onfray se déchaîne contre Greta Thunberg, la “cyborg suédoise” ».

l'ethos assumé par les moralistes du positivement correct (elle démoralise le monde), tantôt sur la théorie du complot (elle est manipulée), tantôt sur la défaillance parentale (elle ferait mieux d'être à l'école), tantôt sur l'exploitation figurative d'un imaginaire de la terreur (cyborg, prophétesse du déclin, etc.), tantôt enfin sur la tératologie médiatique elle-même (*L'Obs* lance le « Thunbergomètre »).

Or, tout ce déferlement discursif, qu'il soit euphorique ou dysphorique, porte la marque de la nouveauté. Un des traits majeurs de la sémiotique tensive, telle que Claude Zilberberg l'a promue (Zilberberg 2006), est de montrer que les tensions liées aux termes sur-contraires (soit la relation contrariété poussée à ses limites) imposent une forme de raisonnement fondé sur la concession : « bien que ce soit invraisemblable, une gamine donne la leçon aux puissants ! » La logique concessive du « bien que... pourtant » se trouve alors à un même niveau d'analyse (et de dignité heuristique) que la logique implicative du célèbre « si... alors ». Il en résulte une sémiotique de la Nouveauté qui ne se révèle que par sa force concessive : elle est dans l'ordre du surgissement de l'inattendu, et elle impose la narrativité du survenir en lieu et place de celles du devenir et du parvenir (qu'illustrent le schéma narratif et ses épreuves).

Greta Thunberg représente ainsi une nouveauté politique absolue dans la mesure même où sa survenue résulte de la nouveauté radicale des événements : ce qui se passe aujourd'hui sur notre terre ne s'était, de mémoire d'homme, jamais produit. Il n'est donc pas étonnant que cette nouveauté extrême engendre une expression politique à sa hauteur. Mais quelle est au juste cette nouveauté d'expression ? Et plutôt – question d'expertise – comment s'explique un tel succès ? On a tenté plus haut de répondre à cette même question à propos de la photographie d'Argyroglo, et on doit chercher à présent à dégager, ici aussi, le secret des raisons. On peut évoquer à ce sujet les réflexions de Claude Lévi-Strauss en réponse à la question : « Pourquoi les œuvres nous captivent ? ». L'anthropologue, on s'en souvient, voyait dans l'analyse structurale la mise à nu des raisons formelles qui font qu'une œuvre peut nous fasciner, alors même qu'elle n'avait nul besoin de ces raisons explicites pour s'imposer d'elle-même. C'est un peu la démarche que je propose ici, en tentant de répondre à cette question – et du même coup en effectuant un travail d'expertise. Ce travail, on va le voir, est génériquement détaché des commentaires glorifiants et dévalorisants que je viens d'évoquer (et qui mériteraient en eux-mêmes une analyse, à peine esquissée ici), et repose sur une hypothèse sémiotique peut-être inattendue.

Tout le monde connaît la théorie des deux corps du roi développée par l'historien médiéviste Ernst Kantorowicz dans son fameux essai de philosophie politique (Princeton, 1957) : le corps terrestre et mortel d'un côté, le corps spirituel et immortel de l'autre, le corps physique et le corps institutionnel, celui de l'être de chair et celui du royaume. Or, comme on le voit, cette distinction de Kantorowicz est essentiellement d'ordre temporel : les deux corps expriment deux régimes de temporalité différents. Le coup de tonnerre de Greta Thunberg serait alors d'inaugurer un nouveau corps politique dans ce même système, car elle introduit une nouvelle temporalité : le passé du futur. Ce troisième corps ne concerne ni la durée bornée de la vie humaine, ni la supra-temporalité de la permanence institutionnelle, mais la temporalité renversée du futur antérieur : le passé du futur. « Voilà ce que vous aurez fait de nous, il se sera passé cela. »

Cette proposition analytique, discutable bien sûr, appelle une argumentation. Or, elle me semble soutenue par un phénomène semi-symbolique puissant. En effet, le corps physique de Greta, éminemment troublant, porte déjà en lui-même, sur le plan de l'expression, la marque de cette temporalité complexe : plusieurs temps s'y conjuguent (au sens grammatical) : elle incarne (au sens propre : dans sa chair) un syncrétisme temporel. C'est dire qu'en elle, corporellement, s'imprime la pluralité des temps ; et que cette pluralité se manifeste selon un principe de discordance temporelle. Elle conjugue en effet les traits de l'enfance avec ceux de la vieillesse. Elle incarne même, au sens littéral, la distorsion extrême des temps : trop de trop, elle est hors de la justesse. A quoi tient un tel sentiment d'étrangeté, issu de l'« injustesse » ? Elle a le corps d'une enfant plus jeune que son âge réel (à 16 ans la plupart des filles sont femmes), une enfant tout juste pré-pubère – elle est encore fillette, avec un visage poupin. Mais son expression est lasse, fataliste et désolée, comme celle d'une personne âgée : aux deux extrémités de sa bouche même, les commissures tombantes de ses lèvres expriment l'amertume d'une vie ratée. On peut noter également le timbre et le ton de sa voix, support sensible signifiant d'un registre tragique qui s'exprime de manière monocorde, *recto tono*, sans les variations de



timbre et de tempo qui, primesautières, manifestent les humeurs légères et changeantes propres à la jeunesse. A cela s'ajoute le contenu de son discours, le plus souvent technique, référentiel, étranger à toute utopie et même à tout rêve, discours qui se fait progressivement de plus en plus sombre lorsqu'on suit la chronologie des interventions, comme si les événements qu'elle annonce avec des chiffres étaient déjà là, s'étaient déjà produits, appartenaient déjà à notre passé commun. Et du haut de cette perspective inversée, la jeune fille encore enfant dit aux adultes : « vous n'êtes pas assez matures ! ». Son corps donc semble porter les empreintes de ce qu'elle redoute, et en est déjà affecté.

Elle est d'outre-temps. Elle est le corps du futur. Elle nous parle depuis le futur. Le futur antérieur.

Paroles d'adulte dans un corps d'enfant, force impérieuse dans une silhouette chétive, compétence assumée dans un être d'apprentissage : tout chez elle se présente sur le mode de tensions entre des termes contradictoires ou incompatibles. Or ce type de collision sémantique a, comme on le sait, deux issues : ou bien nous sommes confrontés à une incohérence inacceptable ou bien nous assistons la naissance d'un mythe. C'est dans cette dernière direction que nous pouvons prolonger notre hypothèse. Car on a ici les ingrédients du mythe : sa force narrative est bien de rendre compatibles et vraisemblables des réalités perçues comme ne l'étant pas et qui sont insécurisantes pour cette raison. Greta Thunberg rejoindrait-elle la chaîne mythique des héroïnes de 16 ans dans la culture occidentale ? Jeanne d'Arc, Bernadette Soubirous, et avant elles, évidemment, pour le monde chrétien, la Vierge Marie ?

Conclusion

Je conclurai sur ce petit exercice d'expertise sémiotique. Nous connaissons la suspension phénoménologique dans la perception, voici qu'apparaît la suspension épistémique du jugement, propre à la sémiotique. Ce qui s'exprimait au sujet de Greta Thunberg, c'était avant tout des prises de position définitives sur la pertinence (« qu'elle retourne à l'école où c'est sa place ! »), sur le statut narratif de l'héroïne (sujet manipulé, proie d'un Destinateur transcendant), sur son inadéquation, etc. Le regard sémiotique lui, c'est sa spécialité, ne se positionne pas en termes de jugement ou d'appréciation des enjeux politiques. Il se retient pour tenter d'identifier et de circonscrire l'observable. Pour se former, ce regard se fonde sur des problématiques théoriques sous-jacentes, bien connues en sémiotique théorique et implicitement mobilisées ici : le concept de nouveauté en relation avec celui d'événement, analysé en termes tensifs (cf. Zilberberg 2006), le statut du pathémique et des stratégies émotionnelles, le fonctionnement semi-symbolique compris comme facteur essentiel de l'efficacité, etc. Enfin, pour conclure tout-à-fait, je voudrais souligner cette double isotopie de l'expertise : dire en termes assez ordinaires ce qui s'articule en termes techniques au moment de la construction analytique. En termes techniques et théoriques pour faire surgir, au sein de chaque détail, son potentiel de généralisation ; et pour assurer, de détail en détail, d'observable en observable rapportés à une connaissance transversale de l'objet, la cohérence d'ensemble du sens, afin d'en dégager la logique persuasive.

**Références bibliographiques**

Bertrand, D., 2000, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.

Bailly, J.-Ch., 2020, *L'Imagement*, Paris, Seuil.

Floch, J.-M., 1990, *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF (rééd. 2002).

Kantorowicz, E., 1957, *The King's two bodies. A study in medieval political theology*, Princeton ; tr. fr., 1989, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard.

Valéry, P., 1974, *Cahiers (1894-1945)*, t. II, Paris, Gallimard.

Zilberberg, C., 2006, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, PULIM.